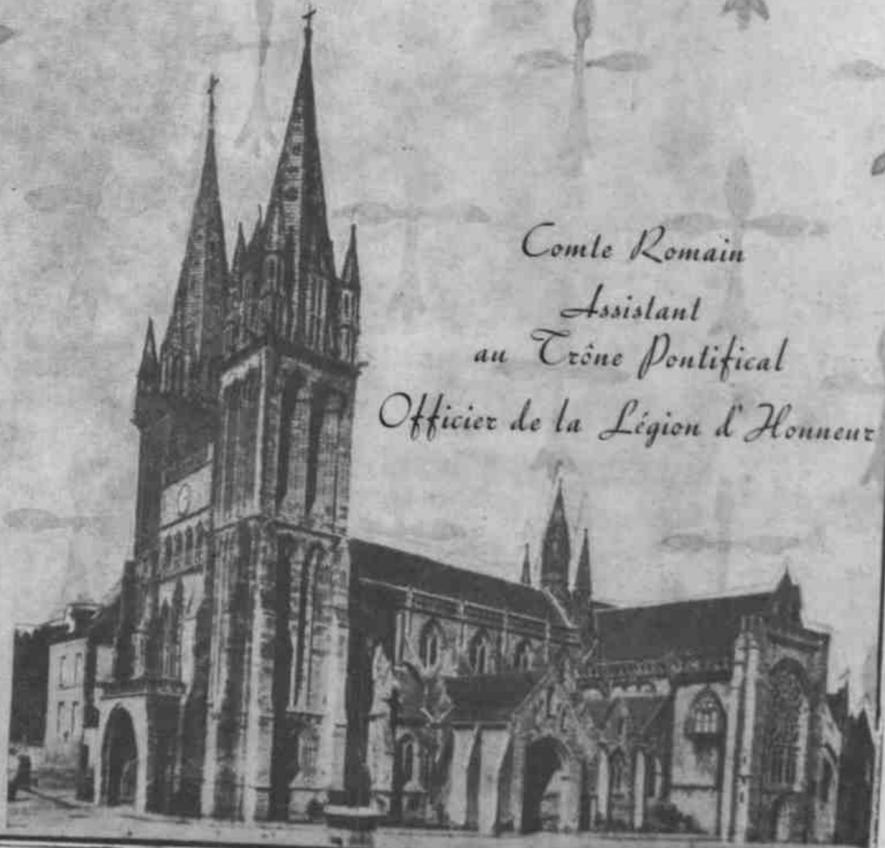




Monsieur Duparc
Evêque
de QUIMPER et de LÉON

1857
1946

Comte Romain
Assistant
au Trône Pontifical
Officier de la Légion d'Honneur





MONSEIGNEUR DUPARC

ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON

Professeur

Adolphe-Yves-Marie Duparc est né le 6 Février 1857, à Lorient, paroisse Saint-Louis, de Julien-Pierre-Marie, ouvrier charpentier à l'Arsenal, et de Marie-Perrine Furet. Le salaire ne suffisant plus à la nombreuse famille, en dépit du travail supplémentaire assumé au logis, bientôt les parents revinrent à Pont-Scorff leur pays d'origine et y tinrent boulangerie. C'est là dans la gracieuse petite ville, si douce et si pittoresque, au bord de la rivière qui chante, que l'enfant apprit la langue bretonne et que sa vocation sacerdotale s'annonça d'abord.

Au cours de la mission de 1866, le fameux supérieur du Petit-Séminaire de Sainte - Anne d'Auray, M. Kerdaffrec (1), remarqua son servant de messe,

(1) M. Kerdaffrec, orateur éminent, Supérieur du Petit-Séminaire de Sainte-Anne-d'Auray, puis Archiprêtre-Curé de Pontivy, refusa l'Évêché de Luçon pour n'avoir pas à faire visite à un Ministre ennemi de l'Église. Il refusa plus tard le mandat de Député de Pontivy. — Le recteur de Melrand fut un des protégés de Jean Jean, chef de ce canton, qui commandait les paysans débarqués de Quiberon à Pont-Aven en 1795, et qui s'empara de Guéméné où il trouva 6 canons. M. Duparc était un des trois membres du Conseil civil de son canton, chargé de régler les marches et dépenses militaires et de correspondre avec Charette. — Son jeune frère, 20 ans, dit *le Terrible*, natif de Pont-Scorff, était un des deux capitaines du

sa piété, son intelligence. Le clergé de la paroisse et la famille furent vite d'accord ; trois prêtres au moins avaient déjà honoré la famille. MM. Duparc, recteurs de Meslan et de Melrand pendant la Révolution, intrépides confesseurs de la foi, et le très doux M. Furet, ancien aumônier de la Providence à Lorient, le jeune choriste suivrait. En effet, dès Octobre, il entra en Septième au Petit-Séminaire de Sainte-Anne d'Auray. Son regard vif et confiant, sa distinction empreinte d'une délicate réserve, son sentiment du devoir, toutes qualités qu'il tenait de sa mère, et aussi son talent déjà développé pour la narration et la déclamation, lui attirèrent toutes les sympathies. Douze ans plus tard, les études secondaires brillamment achevées, et les études théologiques de même au Grand-Séminaire de Vannes à l'âge de 21 ans, l'abbé Duparc fut d'abord précepteur dans une famille de Nantes, puis professeur de « religion » et « conférences religieuses » au Petit-Séminaire. Il célébra sa première messe le 21 Février 1880, dans la basilique de Sainte-Anne d'Auray.

M. Duparc dès lors se distinguait comme une physionomie bien à part, dans ce groupe professoral très remarquable, intelligences supérieures, âmes vraiment sacerdotales, tout donné à sa noble mission : M. Buléon, plus tard curé de Vannes, qui prêchera au sacre de son ami, rare humaniste et frère d'évêque missionnaire ; M. Guyot, poète couronné aux concours de Sainte-Anne d'Apt, à qui « le Chêne » de Lamartine tirait des larmes ; M. Rio, capable de réduire la philosophie en tableaux synoptiques, successeur immédiat de M. Duparc à la cure de Lorient ; M. Le Goff, celtisant érudit, auteur d'une grammaire bretonne des plus estimées ; M. Guillevic, qu'une coquille typographique très vénielle désolait pour de longues semaines, — il est mort vicaire général ; M. Le Garrec enfin, historien inconfusable des « Vrais Martyrs de Quiberon » et du pèlerinage de Sainte-Anne

canton de Guéméné, dont le chef était M. du Chélas, dit *la Couronne*, et dont le Conseil comprenait entre autres Hyacinthe de Geslin, de Quimper. Le général en chef du Morbihan était alors (Septembre 1795) Georges Cadoudal, dit *Georges*.

d'Auray, mort doyen du Chapitre cathédral de Vannes, qui formait dans cette nouvelle pléiade, avec M. Buléon et M. Duparc, un trio inséparable, au très vif étonnement des élèves, tant les trois prêtres différaient.

Lorsque M. Duparc s'avancait entre les rangs de ces jeunes gens, le pas rapide et allongé, le manteau flottant, les bras balancés à son rythme ; les épaules progressant l'une après l'autre comme deux proues fraternelles qui fendent la mer océane, la tête haute couronnée d'une chevelure châtain abondante, toute l'allure d'un combattant pressé de l'emporter — une fierté à le voir gonflait les âmes. Le Petit-Séminaire, un des tout premiers établissements secondaires de l'Académie de Rennes, vibrait encore tout entier au souvenir de Blois et de Monfort qui avaient combattu dans les champs voisins, de Georges Cadoudal et de la petite Chquanerie, des zouaves pontificaux et des Volontaires de l'Ouest ; il s'enflammait aux conquêtes religieuses de ses missionnaires, Spiritains et Pères Blancs. Il vivait haut, et dans toute la démarche du jeune professeur, il voyait comme un symbole de ses propres aspirations, jamais banales. La parole magnifique du « régent » subjuguait. Devenu professeur d'anglais, M. Duparc avait tenu à séjourner en Angleterre avec M. Buléon. Ils furent reçus par le cardinal Manning et ils rapportèrent de leur voyage, avec des notions plus précises sur les erreurs anglicanes et les difficultés de la conversion, un exposé des vues sociales du « Cardinal des ouvriers » que l'encyclique « Rerum Novarum » de Léon XIII n'eut pas à désavouer. Peu d'années après, lorsque les conférences de Keryado (2) ramenèrent le Christ chez les travailleurs souvent trompés, le souvenir des méthodes et des impressions de Manning ne fut pas inutile aux hardis pionniers de l'Évangile ; ils se firent applaudir par « les masses laborieuses » venues avec défiance.

(2) Paroisse de la banlieue lorientaise, habitée surtout par les ouvriers de l'Arsenal. Dans une salle toujours trop petite, un groupe de prêtres « allèrent au peuple » comme on disait alors, redressèrent bien des erreurs, effacèrent des préjugés, rétablirent chez beaucoup la conscience et la dignité chrétiennes.

Il est vrai, l'éloquence de M. Duparc trouvait dans son cœur de fils de charpentier comme dans son âme de prêtre des accents que lui-même ne s'était pas connus et où le peuple ne se trompait pas.

Même en classe, du moins quand il fut chargé d'enseigner l'Histoire aux « Philosophes » du collège, l'élan oratoire emportait le professeur. Finie une brève « récitation par écrit », dès les copies remises sur le bureau, M. Duparc expliquait la leçon suivante. Après un demi-siècle, tel et tel cours ne sont pas oubliés ; une séance de la Convention jugeant Louis XVI, la chute de Robespierre, Waterloo, Talleyrand au Congrès de Vienne, les ministères du duc de Richelieu... Ce n'étaient plus des leçons du secondaire, c'étaient des cours de Faculté, et les jeunes imaginations se représentaient, en buvant les paroles d'or du maître, les journées épiques d'autrefois et les cours tumultueux d'un Michelet, comme les conférences sereines d'un Ozanam. Au surplus, les élèves n'étaient pas les seuls auditeurs : sous les fenêtres et derrière la porte, maîtres d'étude et professeurs s'instruisaient, admiraient et s'imprégnaient de la devise assidûment inculquée à tous :

« Labor omnia vincit
Improbus... »

La renommée portait jusqu'au chef-lieu l'écho des succès précoces. La Cathédrale de Vannes entendit avec bonheur le triduum de saint Vincent Ferrier, le panégyrique de la bienheureuse Jeanne d'Arc, l'oraison funèbre du maréchal de Mac-Mahon (celui-ci peut-être plus dans la manière de l'orateur, émue, vibrante, directe, jamais guindée, si haut que le verbe ailé se portât) ; un Triduum du Bienheureux Grignon de Monfort, donné à la Chartreuse d'Auray, dut être répété à l'hôpital de la Marine à Port-Louis, à l'hôpital civil de Quimperlé, etc...

Le préfet du Morbihan, M. Poirson, ne craignit pas de prophétiser en sortant d'un de ses sermons : « Messieurs, nous venons d'entendre un évêque. Vous verrez dans quelques années si je dis vrai. »

Curé

A 38 ans, le 27 Octobre 1895, M. Duparc fut promu d'emblée curé de sa paroisse natale et archiprêtre de Lorient : « avancement » qui cadrait mal avec les us et coutumes moins rapides de nos paroisses depuis le Concordat, mais qui fut salué par un



M. le Chanoine DUPARC

Curé de Lorient

applaudissement unanime. Il y eut une fierté, dans les rangs alentis des vétérans du sacerdoce comme dans l'ardente jeunesse cléricale, à voir le prêtre le plus brillant du diocèse accéder de bonne heure au poste mérité par ses talents. A la Préfecture maritime sa haute culture et sa distinction devaient lui assurer l'audience la plus favorable. L' Arsenal l'appréciait

depuis les soirées de Keryado et la solidarité professionnelle ne manquait pas de jouer « in casu » ; le nouveau Curé n'était-il pas de la maison ? et tous avaient l'impression qu'ils seraient dirigés sans peur et sans reproche par « quelqu'un ». Ni tapage ni lâchage. Aussi ferme que bon. Curé des riches et curé des pauvres, des petits enfants et des amiraux. Prêtre, sans plus. Mais tellement prêtre que rien plus.

Pendant treize ans, le chanoine Duparc se dépensa et se surdépensa au service de ses paroissiens, sans s'interdire d'autres apostolats dans le diocèse et ailleurs, à l'appel de confrères judicieux. Les temps étaient mauvais. Les congrégations, ces contreforts de l'Eglise catholique, étaient condamnées par les forces sans-Dieu. La loi dite d'abonnement (16 Avril 1895) soulevait des discussions passionnées ; Léon XIII laissait les congrégations décider de leur attitude. La légende du Milliard des Congrégations se répandait. Puis il convint de présenter la loi des Associations (1^{er} Juillet 1901) comme des représailles nécessaires contre les religieux : elle imposait aux congrégations la demande d'une autorisation officielle qu'il serait trop facile de refuser, et qui fut refusée en bloc. Enfin la loi du 7 Juillet 1904 supprima l'enseignement congréganiste tout entier, et deux ans plus tard la Séparation des Eglises et de l'Etat mit le comble au malheur catholique : évêchés, chapitres, paroisses, séminaires, écoles, immeubles et capitaux, églises et mobilier liturgique, tout fut « liquidé ». La Marine elle-même était ébranlée, ses aumôniers mis à la retraite ou débarqués, la prière abolie, le deuil du Vendredi-Saint interdit, le désordre introduit à l'Arsenal, l'esprit de révolte soufflant de ces centres jusque sur la ville.

Toujours et partout M. Duparc défendit les droits de l'Eglise et des âmes par la parole et par l'action légale. Jamais d'outrance. Encore moins la violence. La force du droit et son combat dans la dignité. Le bon soldat du Christ. Il sauva tout ce qui pouvait être sauvé, et il prépara les résurrections. Deux moyens servirent la cause efficacement : le « Bulletin Paroissial » fondé le 1^{er} Avril 1906, vivant et vigou-

reux, qui atteignait tous les milieux, très allant, porteur de lumière et de courage ; « la Messe des hommes », à l'instar de Saint-Paterne d'Orléans, où elle faisait merveille avec l'apostolique Mgr Gibier. Chaque dimanche, les instructions du Curé de Lorient attiraient autour de sa chaire un vaste auditoire où se mêlaient fidèles et incroyants, avides d'entendre une belle éloquence, sans doute, plus heureux encore de comprendre et de saisir la Vérité, toujours ancienne et toujours nouvelle. Vingt-cinq ans après, un homme d'affaires s'en souvenait encore avec un charme teinté de mélancolie. « Quand il me fallait faire un voyage à Lorient, disait-il, je choisisais de préférence le dimanche, et en descendant du train, je n'avais qu'une préoccupation : arriver à temps pour entendre le sermon du Curé ! »

« Passer à l'action » n'effrayait pas le pasteur apostolique.

Lorsqu'un Maire se permit, en 1898, de supprimer « toutes les manifestations extérieures du culte », le Curé protesta en chaire et convoqua son peuple, non pas à la « procession » de N.-D. de la Victoire, interdite, mais à un « cortège » religieux où aucun prêtre ne paraîtrait et qui défilerait dans les rues en chantant des cantiques à la Vierge, sauveur de la ville en 1746. La foule répondit à l'appel ; et ainsi, à la date de chacune des processions, jusqu'à ce que « au nom du Concordat » les cortèges eussent été défendus. On se rappelle encore l'allure triomphale du premier défilé dont les autres furent dignes.

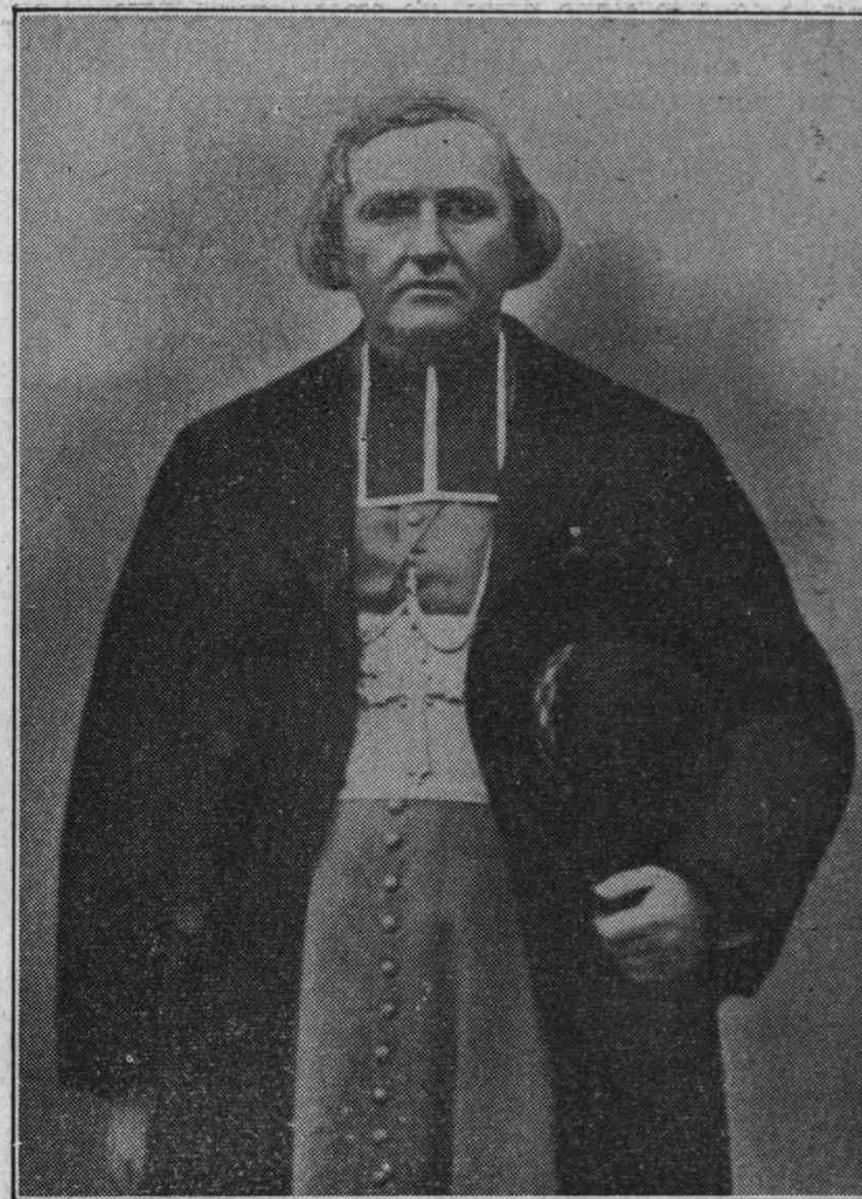
Le Concordat rompu, il parut à des juges que le chanoine Duparc avait violé la loi (3). Il fut cité devant le Tribunal de Lorient, puis devant la Cour de Rennes, qui acquitta l'honorable prévenu, mais dont l'arrêt fut cassé, et enfin devant la Cour de Poitiers, qui acquitta de nouveau. Le Curé n'avait exprimé aucun regret : « Je mets ma conscience de

(3) Par voie d'affiches, le Curé avait rappelé l'excommunication qui menaçait quiconque louerait le Patronage enlevé à la paroisse (entrave à la liberté des enchères !) Mais la commune le loua elle-même. Donc, aucune entrave réelle. D'où acquittement.

prêtre au-dessus d'une loi spoliatrice », avait-il simplement déclaré. Peu de mois après, le sénateur M. de Lamarzelle devait évoquer à ce propos la parole du païen Cicéron : « Il y a dans les codes des peuples des dispositions funestes et pernicieuses, qui ne méritent pas plus le nom de lois que les conventions passées entre des malfaiteurs. »

Evêque

Le 16 Janvier 1908, M. Duparc fut appelé à Vannes pour apprendre de l'Evêque, Mgr Gouraud, sa nomination à l'Evêché de Quimper, dont le titulaire, Mgr Dubillard, était promu à l'Archevêché de Chambéry. Il n'y avait eu qu'une voix dans les deux diocèses de Vannes et de Quimper pour désigner le successeur : le Curé de Lorient ! Avant la Séparation, il était « impossible », comme jadis M. Kerdruffec. Désormais, son nom s'imposait. Préconisé le 16 Février 1908 par Pie X, Mgr Duparc fut sacré le 25 dans la basilique de Sainte-Anne d'Auray par Mgr Gouraud. Ce fut grande liesse au pays breton. Mais lorsque le mardi 10 Mars le jeune Evêque fit son entrée solennelle à Quimper, précédé de cinq cents prêtres du diocèse, entouré d'une foule immense aussitôt conquise, comment traduire l'enthousiasme unanime ? Après la cérémonie liturgique, Mgr Duparc reparut sur la grande place pour gagner en voiture sa maison. Un ouragan d'acclamations l'accueillit. Les masses ne s'ouvrirent pas : comment l'auraient-elles pu ? « Renvoyez la voiture, dit-il. Nous irons à pied. » Aussitôt le cortège se reforma, cortège unique dans les annales épiscopales, et conduisit le prélat le long des rues antiques. Au terme, l'Evêque monta sur le talus, en face de sa chapelle, et remercia brièvement : « Mes chers amis ou plutôt mes chers enfants... votre ovation me touche plus que je ne saurais le dire. Mais c'est un autre cri que je voudrais entendre sortir de vos poitrines, celui de : « Vive Jésus-Christ ! »



Monseigneur DUPARC

le 10 Mars 1908, lors de son entrée solennelle à Quimper

Par trois fois la clameur chrétienne retentit formidable. L'union du peuple et du pasteur, scellée ce jour-là sous le signe divin, ne s'est jamais démentie.

Une crainte, cependant : le ministère débordant, rempli sans trêve et sans ménagement pendant des années par le nouvel Evêque — le plus jeune de France, disait-on avec fierté — avait usé sa santé ; plusieurs même présageaient quelques douze ou quinze mois d'épiscopat, au maximum !... Mais trente-huit années devaient même être dépassées !

Un diocèse de 800.000 âmes, 300 paroisses, un millier de prêtres, 250 séminaristes, la population catholique, pratiquante en sa masse, mais en trop de lieux habituée à séparer complètement (autant que possible !) sa vie politique de sa vie religieuse ; les écoles chrétiennes très combattues et du reste fort ébranlées depuis les lois de 1901 et de 1904, les ruines matérielles immenses et les effets de la Séparation désastreux dans tous les domaines... peu de contacts, et sans chaleur, entre l'autorité diocésaine et le peuple. Mgr Duparc ne s'étonna pas. Il pourvut au plus pressé et posa des jalons pour l'avenir.

Le clergé manquait de ressources régulières : la réforme des tarifs paroissiaux fut opérée, en dépit de certaines appréhensions. Pour assurer quelque supplément aux pasteurs de paroisses décidément trop pauvres, le « Denier du Clergé », œuvre fondée par Mgr Dubillard, fut organisé et rendit. Les presbytères avaient été confisqués, plusieurs affectés déjà à d'autres usages. En grand nombre, ils furent rachetés (près de la moitié) et la plupart sont entrés dans le patrimoine de l'Association Diocésaine, créée le 18 Janvier 1924 sur la recommandation de Pie XI. Ailleurs le clergé, grâce à la bienveillance des Municipalités ou à des dispositions spéciales, avait pu se maintenir dans les demeures traditionnelles ; par des négociations souvent laborieuses, l'Evêque réussit à transformer les situations de fait en situations de droit reconnues par l'Etat.

Les Séminaires.

Le Grand-Séminaire, tout récemment restauré, était devenu une caserne. Transférés à Brest, dans les cellules étroites des Carmélites exilées en Belgique, les abbés souffraient tant pour les études que pour les santés : ils furent ramenés à Quimper, dans le Pensionnat des Ursulines elles-mêmes exilées ; les bâtiments furent agrandis, mais ils restèrent insuffisants, et la chapelle comme les cours ne répondaient pas aux exigences les plus modérées d'un « effectif » vite accru. La solution aurait été le rachat de l'ancien Séminaire, propriété dévolue au Département. Le Conseil Général s'arrangea pour le rendre impossible, malgré tous les efforts d'une minorité compacte et courageuse et malgré toutes les concessions de l'Evêché. Il ne restait plus qu'à construire tout à neuf, en comptant sur la Providence. A quelque demi-lieue de la Cathédrale un terrain propice fut acquis, et Mgr Duparc tendit la main. Il s'était écrié au « Congrès des 100.000 » de Landerneau (hommes de l'Action Catholique) : « J'ai besoin d'un Séminaire ; je n'ai pas d'argent ; je le demanderai à mon peuple. Et mon peuple le donnera ! » Certes ! Mais quelle activité il déploya, quelle peine il se donna pour lancer cette énorme entreprise et susciter la générosité des fidèles — devancée d'ailleurs et surpassée par celle des prêtres, dont plus d'un s'endetta pour souscrire — ceux-là seuls peuvent s'en faire une idée qui l'ont vu à l'œuvre, au sacrifice. Pendant les premiers mois de 1929, par un froid et sous des pluies très sensibles au vieillard de 72 ans qui n'avait jamais compté avec ses forces, il s'astreignit à prêcher tous les dimanches dans les paroisses les plus peuplées, à trois et à quatre messes et aux vêpres, voulant atteindre le plus d'auditeurs et les paroissiens accourant avec bonheur. Par ses appels éloquents, par l'exemple entraînant de sa magnifique activité, il détermina ce splendide mouvement d'unanime générosité qui produisit jusqu'à six millions. La chapelle de l'ex-Séminaire, bâtie en 1895 aux frais du clergé diocésain, restait somme toute sans emploi. Le Conseil Général

accepta de la céder, à titre onéreux, pour être reconstruite au nouveau Séminaire. Conçue pour le recueillement et pour les fastes liturgiques, son retour pierre à pierre fut une joie très douce et très profonde. Zorobabel et Josué furent évoqués à cette occasion.

Le Petit-Séminaire, expulsé de Pont-Croix en Janvier 1907, avait trouvé asile à Quimper dans le Pensionnat Sainte-Marie, que les Frères des Ecoles Chrétiennes avaient été contraints d'évacuer. Quand ils rentrèrent, l'Evêque put racheter la Maison de Pont-Croix et la remettre en état.

De même, la Maison Saint-Joseph qui abritait à Saint-Pol-de-Léon les prêtres âgés ou infirmes.

Dans les paroisses.

Pour la vie des paroisses, la construction de nouvelles églises fut encouragée, les circonscriptions rectifiées, onze paroisses fondées dont cinq maritimes. Les écoles et les œuvres religieuses, les communautés en exil que l'Evêque avait visitées, furent aidées à revivre. Contre toutes les spoliations de biens ecclésiastiques, Mgr Duparc avait protesté avec autant d'énergie que de persévérance : de ses interventions le Diocèse a récolté des fruits nombreux et lui en sait gré.

Oserions-nous dire que Mgr Duparc fut populaire ? Le mot pourrait sembler irrévérencieux, pour avoir été galvaudé. Et cependant... C'est qu'en dépit d'une santé mal établie et des fatigues extrêmes qu'il s'imposa, il a voulu faire « son beau métier d'évêque » comme disait Mgr Berteaud ; il s'attacha à remplir toutes les fonctions de son ministère et, à leur occasion, à resserrer l'union du peuple et des pasteurs.

On l'a vu sortir défaillant d'une longue cérémonie de Confirmation à la fin de l'annuelle tournée pastorale, car à 87 ans il tenait à s'en acquitter encore, heureusement aidé désormais par son auxiliaire Mgr Cogneau, et le lendemain s'imposer la même fatigue, multipliée par des réceptions aux écoles et

dans les salles d'œuvres. On l'a vu, opéré, se remettre le soir même au travail de bureau, animé d'une étonnante résistance et d'une force morale extraordinaire. Pendant vingt-cinq ans, il fit toutes les ordinations sans en manquer une seule, et les douze dernières années, le plus grand nombre. Pas un des « grands pardons » diocésains qu'il ne présidât chaque année ou presque : citons seulement cette incomparable fête de Sainte-Anne-La-Palue, pour le couronnement de la statue de granit, qui rassembla une foule évaluée à cent mille personnes, et celle de Notre-Dame du Folgoat, non moins belle, assombrie par les bruits de guerre en 1938, au jubilé du Couronnement de la statue, mais si ardente de foi et de supplication. Le peuple, là, ne faisait qu'un avec son Evêque, plus que jamais.

Par une lettre pastorale et par des encouragements particuliers, Mgr Duparc développa l'œuvre des Congrès Eucharistiques cantonaux, dont le premier vit une affluence de quinze mille fidèles — des hommes presque tous — et une adoration qui n'eut de trêve ni le jour ni la nuit. Les Congrès de la Croisade Eucharistique, deux par an, fréquentés par des milliers d'enfants et de jeunes gens, durent à sa bénédiction et parfois à sa parole paternelle et vibrante un succès et une efficacité incontestés. Et comment oublier les pèlerinages de Lourdes, qu'il présida presque chaque année, leur imprimant un élan et un sérieux dus à l'exemple de sa foi profonde et de son ardente dévotion à la Vierge et au Rosaire ? Ses enseignements graves, affectueux, pressants, fortifièrent là un total de cent cinquante mille adultes de son diocèse, sans parler des « étrangers ».

L'enseignement.

Sans doute la foi et les traditions ancestrales attirèrent les pèlerins à la grotte de l'Immaculée, comme aux pardons. Mais combien elles ont besoin d'être défendues, nourries, éclairées, vivifiées ! Avec une sollicitude de tous les instants, Mgr Duparc a organisé l'enseignement chrétien sur des bases de plus

en plus larges et solides. Plus de cent écoles primaires catholiques ont été bâties depuis 1912. Pour aider au recrutement des maîtres et des maîtresses nécessaires, il a fondé deux écoles normales : l'une de filles, l'autre de garçons. En outre, les Collèges et le Grand-Séminaire préparent au Brevet et au Baccalauréat la plupart de leurs élèves. Depuis 1910, l'Inspecteur Diocésain dirige les Conférences Pédagogiques, et aux retraites annuelles des instituteurs l'Evêque vient lui-même donner ses enseignements. Une maison de repos a reçu, en 15 ans, 725 institutrices libres. De plus, par ses écrits et par d'innombrables discours, il a dénoncé les dangers de l'école neutre, la malfaisance de l'école sans-Dieu, rappelé aux parents leurs devoirs envers l'école chrétienne et envers la vocation de leurs enfants, flétri des livres condamnés. Pas un cas où sa vigilance et sa fermeté ne soient intervenues dans toute la mesure nécessaire et utile.

Lorsque une politique périmée décréta la fermeture des deux Collèges universitaires de Lesneven et de Saint-Pol, dirigés par des « principaux » au choix de l'Evêque et par des professeurs prêtres et laïcs nommés par l'Etat, c'est lui qui prit une part décisive à leur reconstruction, à leur résurrection, comme établissements libres désormais.

Ils continuent avec le Petit-Séminaire et les trois autres Collèges secondaires à distribuer, à un effectif de deux mille élèves au moins, un enseignement dont le succès s'affirme chaque année au point de les placer aux premiers rangs des maisons similaires de l'Ouest.

Six maisons principales donnent l'enseignement professionnel, dont trois dirigées par des professeurs prêtres et trois par des Frères (agriculture, commerce et industrie). A des écoles primaires sont annexés des cours d'apprentissage maritime. Inutile d'insister sur les avantages spirituels et temporels de ces établissements, si souvent réclamés par les plus clairvoyants des chefs catholiques.

Pour favoriser et multiplier parmi toute cette

jeunesse studieuse, issue de la vieille souche bretonne, les vocations religieuses, sacerdotales et missionnaires, Mgr Duparc a fondé en 1925 l'Œuvre de Saint-Corentin et Saint-Pol (patrons du diocèse double de Quimper et de Léon) qui par sa croisade de prières, ses cotisations et ses bourses suscite des vocations et leur fournit les moyens d'aboutir.

Comment l'ancien professeur n'aurait-il pas aimé ces fêtes brillantes de l'esprit, et comment l'ancien curé n'aurait-il pas désiré un développement de plus en plus étendu des « lumières » parmi son peuple ? De 1908 à 1946, il ne cessa d'encourager, de favoriser, de suivre de très près les entreprises de presse, dont le ministère paroissial lui avaient démontré — s'il en était besoin — le besoin et l'efficace ? Avant son arrivée, des « Bulletins paroissiaux » avaient été fondés : ils se multiplièrent. Des Bulletins de Patronages et d'Œuvres de toutes sortes (de piété, d'enseignement, de métiers, de syndicats, etc.) vivants et ardents portèrent la bonne parole dans tous les milieux. Le « Kannad », le « Feiz ha Breiz », lui étaient chers. Il déclarait que l'Evêque doit s'interdire la politique de parti et il rejeta nettement les ouvertures esquissées en vue de lui donner un journal qui aurait dû, un jour ou l'autre ou habituellement, « faire de la politique ». Mais les journaux catholiques purent toujours compter sur son appui très ferme, et l'on se rappelle qu'il obtint du Vatican la croix de Saint-Sylvestre pour M. Le Nours, et la croix de Saint-Grégoire-le-Grand pour M. Carof, vieux militants de la presse.

Mgr Duparc était fier de son « Bulletin diocésain d'Histoire et d'Archéologie », publication très appréciée dans les cercles les plus érudits. Il encourageait ses prêtres à écrire : ouvrages d'enseignement primaire et secondaire, monographies paroissiales, thèses et articles de revues, poésies et chansons, recherches sur la vie de nos Prêtres martyrs ou Confesseurs de la foi, il voulait que son diocèse pût exceller en tout, et il savait manifester sa satisfaction, le cas échéant. La Vérité étant divine, la servir n'est-ce pas servir Dieu et sa cause ?

Eloquence.

Les deux guerres de 1914 et de 1939 ont fauché largement dans les rangs des soldats bretons et de leurs prêtres et séminaristes. En leur faveur l'Evêque de Quimper prodigua les initiatives de sa charité : visites aux ambulances, lettres fréquentes aux prêtres-soldats, maison de récollection et d'accueil à Quimper pour ceux-ci... son activité ne se relâcha pas un instant. A lui aussi bien qu'à Mgr Gouraud s'appliquent les paroles qu'il prononça dans l'éloge funèbre de son consécrateur et ami : « Il fut le chef de la prière, le défenseur de la cité, l'organisateur de la charité, le consolateur des familles, le père reconfortant et secourable de ses prêtres et de ses séminaristes soldats, sensible à leurs épreuves, plus sensible encore à leurs citations et fier de leur courage, mais préoccupé surtout de développer dans le pays l'endurance et le patriotisme en montrant en Dieu « un Père qui attend », un Père qui va répondre par la victoire à tant d'expiations accompagnées de tant d'amour ». Un « Livre d'or » a fait connaître l'essentiel du zèle épiscopal au cours de ces années douloureuses. Une médaille d'or de la Reconnaissance Française fut décernée au Prélat ; plus tard de nouveaux et éminents services lui valurent la croix, puis la rosette de la « Légion d'Honneur » : c'était enfin justice. Quant à lui, qui a tant souffert de voir mourir ses prêtres sur les champs de bataille et dans les hôpitaux, il a voulu immortaliser leur souvenir par un monument digne d'eux. Dans sa cathédrale un tableau de Maurice Denis, inspiré du dessin d'un prêtre morlaisien tombé au champ d'honneur évoque une scène d'héroïque charité sacerdotale et militaire et rappelle que les prêtres avaient compris la suprême leçon du Maître : « Il n'y a pas de plus grande charité que de donner la vie pour ses amis. » Et c'est là que Mgr Duparc a voulu être enterré. A leur amour de la Patrie française, les prêtres finistériens ont prodigué le témoignage absolu : celui du sang, et leur Evêque et admirateur les a éloquentement magnifiés : son cœur est tout français. Témoins

ces discours merveilleux qui arrachaient au maire socialiste de Quimper M. Jacquelin, agrégé des lettres, mort au champ d'honneur, le témoignage spontané de son admiration : « Etes-vous allés écouter l'Evêque ? », demandait-il à ses élèves après les grandes festivités. « Pour moi, lorsque je sais qu'il doit prêcher, je n'y manque jamais. Allez-y. Au cours de votre vie, vous n'aurez pas beaucoup d'occasions de savourer aussi belle éloquence et de former votre intelligence et votre goût. »

Parole prodigieusement variée, chaleureuse, lumineuse, jamais lasse et certes jamais fatigante, toujours apostolique et surnaturelle, s'adaptant sans effort à tous les sujets, entraînant... Il est « l'orateur ». De haute taille, d'une prestance qu'il faudrait dire royale si la crosse et la mitre n'y ajoutaient la majesté supérieure du pontife (4), les traits sculptés comme d'une vivante et vibrante statue, le regard d'emblée dominateur, l'Evêque regarde son auditoire et déjà il l'embrasse, l'étreint et le domine. Déjà l'auditoire s'est livré : il sait bien qu'il sera tout à l'heure soulevé, qu'il ne se défendra pas du sortilège de cette voix musicale, chaude et pénétrante, puissante sans éclats, maîtresse et paternelle, que le geste ample et mesuré, énergique sans effort et sans désordre, va l'entourer, le saisir, l'introduire dans l'intimité du sentiment qui s'exhalera devant lui, — il sait bien qu'il sera possédé et qu'il se rendra sans résistance, heureux de vivre une heure sur les cimes et d'entrevoir, dans la grisaille ou la ténèbre quotidiennes, un pur rayon de la Beauté immatérielle du Vrai.

La parole est toujours noble, elle ne se guinde pas, elle ne s'enfle pas. Même familière, elle demeure parole de gentilhomme : elle ne s'abaisse jamais ;

(4) Des aviateurs uruguayens qui avaient survolé l'Atlantique se rendirent de Brest au pardon de N.-D. du Folgoët. Kodak en mains, ils attendaient le passage de l'Evêque pour le « saisir ». Il passa. Mais les officiers étaient tombés à genoux, incapables de pousser le déclic ! « Devant une telle majesté, nous ont-ils dit ensuite, tout-à-coup quelque chose nous a terrassés. Il nous a bénis en souriant, et ce n'est qu'un peu plus loin que nous avons pu le prendre ». On voudra bien croire que ces hommes manquaient de timidité !

ni elle ne descend, ni elle ne condescend ; elle prend l'auditeur comme il est, elle l'élève jusqu'à elle, et il comprend. La période, le plus souvent, s'étend au gré de nombreuses incidentes, et parfois il semblerait que, les idées s'étant appelées l'une l'autre et accourant vers leur juste expression comme dans une course simultanée, l'orateur doit risquer de manquer des mots nécessaires à la fois : l'auditeur de Mgr Duparc sait bien que la période la plus chargée restera claire jusqu'au bout et que si une gêne pouvait cependant entraver, pour une fraction de seconde, le jaillissement puissant et balancé de l'éloquence épiscopale, seul l'embarras du choix des mots, plus abondants et plus rapides même que les pensées, en seraient la cause, insensible à tous. Plus d'une fois, la phrase est coupée, non pas entrecoupée. A la voir imprimée noir sur blanc, figée dans ces fragments de lignes, le lecteur peut-être sera tenté de l'accuser d'un vague essoufflement : qu'il prononce à mi-voix, qu'il néglige ou qu'il abrège les temps marqués par la ponctuation, qu'il se laisse entraîner par l'allure générale, par le mouvement, par la vibration, par l'harmonie de tout l'alinéa, et il jouira de la cadence impeccable de l'ensemble, allégée par ces repos fugitifs.

Non pas que Mgr Duparc monte — révérence parler — sur le trépied, qu'il s'y fixe à demeure, et qu'il ne se détermine à en descendre qu'après nous avoir menés, une fois de plus, aux rivages sans fin de l'éternité bienheureuse. Non ! Noblesse n'est pas enflure, et toute la gamme du sentiment humain se joue dans la vraie éloquence, celle dont nous parlons avec bonheur. Dans les occasions familières, fêtes scolaires, réunions de jeunesse catholique, visites aux couvents et aux communautés, réceptions des œuvres diocésaines, etc..., c'est sans doute le Docteur qui parle encore : partout l'Evêque a charge d'âmes ; mais si la parole s'échappe avec la même abondance distinguée, brillante et directe, elle aime le sourire, un rien de malice qu'un éclair du regard amusé souligne au passage. Un soir, Mgr Duparc remerciait les religieuses d'une des premières maisons d'édu-

cation de son diocèse, très méritantes. Il rentrait d'une visite « ad limina » où il avait assisté à la béatification d'une moniale étrangère. Ce souvenir lui inspira des développements saisissants, mais soudain il ouvrit une parenthèse : « La Bienheureuse, hélas ! n'était pas de votre Congrégation : excusez-la, ma Révérende Mère, elle ne vous connaissait pas !... » La main se tendait comme pour recevoir un pardon, le corps se penchait à droite comme pour écouter une réponse favorable, et le sourire affectueux suppliait avec une si fine honnêteté... que « le silence d'action » fut inopinément violé, toutes les mains sortant de toutes les manches pour applaudir, à la grande confusion de chacune.

Un jour, des gymnastes ruraux donnaient à leur Evêque le spectacle inédit d'un carrousel à bicyclette, ils disaient « vélousel ». Comme Mgr Duparc entrait, la clique sonnait aux champs, le drapeau saluant le Prélat, celui-ci chapeau bas saisit du doigt la frange d'or et baisa le pli tricolore. Après les « figures » imitées du Cadre noir, il remercia les cyclistes, et voici : « Un roi conquérant, dit-il, Alexandre de Macédoine, qui ne voulait concourir qu'avec des rois, n'aurait pas hésité à se mesurer avec vous ; car, mes amis, je le proclame hautement, vous êtes des rois de la pédale ! » Comme royaume... évidemment... mais sur les jeunes et sur les familles, de cette allocution cordiale et haute qui montra l'intérêt sincère et le cœur tout proche du Pontife penché sur son petit peuple, comme sous-estimer l'effet ?

Laissons les tostes spirituels, où Mgr Duparc était passé maître, brefs et souriants, illustrés de mots personnels à l'adresse des invités, nuancés avec toute l'élégante courtoisie et l'abandon aisé du temps de la douceur de vivre. Négligeons les milliers de réponses aux adresses, « compliments » et discours de tous genres, dont pas une ne manque de ravir l'assistance et souvent de l'émouvoir. Rappelons seulement, d'un trait, l'à-propos de tant d'improvisations délicates, érudites, toujours trop tôt finies, qui saluèrent les personnages éminents appelés dans

le diocèse. Missionnaires comme cet homme d'Etat et ce saint que fut Mgr de Guébriant, historiens comme Georges Goyau, le cardinal Baudrillart ou M. Carcopino, humanistes comme Mgr Grente ou M. Alexandre Masseron, savants comme M. Léon Guillet ou M. Pierre Termier, tous gardèrent un souvenir délicieux de ces soirées que leur talent avait rempli de grâce et de vérité, et qui leur avait révélé l'étonnante virtuosité de l'éminent Président. Pierre Termier avait chanté le poème de la Terre avec des accents amoureux, si purs, si harmonieux, échos des cimes et des abîmes, qui s'étaient écoulés dans une paix supra-terrestre et qui s'achevaient sur « le chant que Dieu préfère, le chant des créatures vivantes, plus beau même que le bruit des sphères roulant dans l'infini, orchestre lointain et invisible, accompagnement nécessaire de ce chœur des vivants, seul capable de célébrer dignement sa Gloire ». La salle, envoûtée, recueillie, ne songeait plus à l'habituel applaudissement ; elle eut besoin d'abord de redescendre dans la vallée. Puis Mgr Duparc se leva. Il enveloppa le géologue-poète d'un long regard admiratif, déférent, fraternel, et soudain très droit il livra toute son âme à l'auditoire vibrant. Bientôt un poème nouveau eut récompensé le maître : c'était, a-t-on pu dire, l'Académie Française accueillant l'Académie des Sciences ; plutôt, c'étaient deux strophes ailées de la même épopée.

Aussi lorsque en 1926, pour le Centenaire de Laënnec, Mgr Duparc prononça son éloge aux portes de Douarnenez, dans la bourgade de Ploaré, devant le plus bel auditoire de docteurs, d'agrégés, de professeurs venus rendre hommage chez lui au génial inventeur du stéthoscope, on comprend la surprise émerveillée de l'auditoire d'élite. « Mais comment se fait-il qu'un pareil talent reste enfoui à Quimper-Coréentin ? » Ils ne soupçonnaient pas que les premières ouvertures pour l'offre d'un siège cardinalice avaient été nettement repoussées par la volonté très résolue de l'Evêque de Quimper, se refusant à toute promotion.

De même, à la Pointe Saint-Mathieu à la « fin des

terres », devant le monument élevé à la mémoire des marins et soldats morts à la guerre, sur le rocher sauvage de la haute falaise, loin des pompes officielles et des splendeurs ecclésiastiques, face à la mer immense un instant apaisée, Mgr Duparc laissa parler son cœur avec magnificence... « Un homme ! disait un auditeur, et une parole absolument digne du cadre et du sujet. »

Chaque année, dans sa Cathédrale, il a parlé au « Souvenir Français », à la messe de la Croix-Rouge, devant les foules compactes et attendries. Aux grands deuils du pays, notamment lors des catastrophes de la « Liberté », de la « Gloire », du sous-marin « Pluviose », du « Vendémiaire », du dirigeable « Dixmude », du sous-marin « Ondine », etc., pour la mort du comte de Mun son ami et son émule en éloquence, pour celle du maréchal Foch son diocésain, pour celle du roi Albert, etc..., quelles paroles émouvantes et profondes il trouva, que l'on n'entendit pas sans pleurer ! Encore : après la tempête qui mit en deuil tant de familles de marins-pêcheurs en 1931 à Concarneau ; surtout, après les bombardements qui ont éprouvé si durement le port et la ville de Brest : dès le lendemain, chaque fois, le prélat plus qu'octogénaire arriva dans les ruines et versa le baume de sa parole angoissée, pleine d'espérance, sur les blessures de ses enfants. Plus tendre, enfin, quand après le bombardement du viaduc de Morlaix, devant les cercueils des grandes personnes groupées à Saint-Mathieu, il évoquait en chaire les cercueils absents des trente-neuf petites victimes de l'école N.-D. de Lourdes (en Saint-Martin), enfants de 4 à 6 ans, massacrés avec leur pieuse maîtresse, et appliquait à leurs pauvres mères les lamentations de Rachel refusant toute consolation parce que ses enfants ne sont plus. Il fit pleurer et il pleura, et les âmes furent reconfortées. Comment ce Père ne serait-il pas aimé ? Comment sa présence ne serait-elle pas désirée ? Qu'il doive s'absenter, une fois, le jour du Pardon du Folgoët, c'est une déception unanime ; les milliers de pèlerins, les dizaines de milliers, déclarent : « Il n'y a pas eu de Pardon, cette année. » Mais que sa venue

soit annoncée, c'est la foule décuplée. Peut-être deux journées restent dans la mémoire des diocésains comme les plus chères et les plus admirables.

En 1924, il s'agissait, après cinq ans de guerre et cinq ans de paix, de faire le bonheur de la France en rompant les relations avec le Vatican, en supprimant le Concordat en Alsace, en remettant en vigueur toutes les lois de persécution religieuse. Du coup les Catholiques, qui avaient défendu la Patrie et pratiqué l'Union sacrée, décidèrent de défendre Dieu et leurs âmes et fondèrent l'Action Catholique. L'Evêque de Quimper convoqua les hommes dans sa Cathédrale (7 Décembre 1924). La Cathédrale se remplit, nef, chœur et transepts, chapelles latérales et bas-côtés, baptistère et confessionnaux. Tout débordait. Sur la place très vaste, une foule se tassait. Dans la chaire, l'Evêque se dressa, pacifique et frémissant. Cet océan de têtes fidèles et dures, ces volontés qu'il lisait dans les yeux, les luttes présentes de l'Eglise et l'avenir en jeu de la Patrie, la Bretagne bien-aimée menacée de nouveaux « inventaires » et de nouvelles « expulsions », toute sa foi d'apôtre et sa fierté de citoyen... jamais l'orateur ne s'était élevé si haut. Porté par tant de cœurs battant avec le sien, certain de l'adhésion totale des esprits, maître absolu d'une foule qui à sa voix aurait tout osé, n'attendant qu'un mot d'ordre, l'Evêque se montra l'ambassadeur du Christ. Rien du tribun ou du rhéteur. L'applaudissement interdit aussitôt qu'esquissé. Mais la grande voix extraordinairement souple épandue dans la sereine majesté du vaisseau, le Droit vengé et réclamé ; les principes rétablis, le chemin et les étapes jalonnées, les ardeurs populaires toutes tendues vers le Bien, la Justice et le Beau... Ah ! quel Credo unique retentit, de ces voix mâles et résolues, qui sentaient plus que jamais qu'elles n'énonçaient pas là de froids articles de dogmes morts, mais en vérité des serments personnels à la personne de l'Homme-Dieu, à l'Eglise Corps Mystique du Christ, à la Trinité vivante en chacun... Précédé par les Vicaires généraux et par ses Secrétaires, entouré par M. le sénateur Fortin et par le député Henry, suivi de Conseillers généraux et de

Maires nombreux, à pied l'Evêque traversa la ville épiscopale, salué par le respect unanime, depuis la Cathédrale jusqu'à la maison épiscopale, dont les portes s'étaient ouvertes aux vingt mille « manifestants ». Plates-bandes, allées, pelouses, potager, arbres même, partout ces masses debout attendaient et vibraient. Mgr Duparc parut à une loggia : alors, il fut permis de l'applaudir et l'ovation éclata. Il sourit et il présenta les orateurs : parlementaires, chefs de l'Action Catholique, prêtres et laïcs, avec des mots précis qui claquaient comme des drapeaux. Pour un député, son éloge tint en son nom et en trois mots : Le roi du Cap ! » (5). Sans hésiter, l'éloge fut retourné au prélat « Roi de Quimper et de Léon »... En vérité !

Le Congrès des Anciens Combattants se tenait à Brest ; Mgr Duparc avait été invité. Il vint. Il présida la messe. Sur une petite estrade de fortune, il présida le défilé viril des héros, Cornouaillais au pas vif, Montagnards de l'Arrhée et des Montagnes Noires, aux corps secs comme leur terre et leur « Nordêt », Léonards graves et « Julots » majestueux, marins aux traits tannés, ouvriers, employés, « Messieurs », par milliers, ils descendaient en devisant, sans beaucoup s'inquiéter du rythme de leur marche... Et puis, à mesure que la haute silhouette de l'Evêque surgissait à leurs yeux, les bustes se redressaient, les rangs se rectifiaient, les pas se scandaient à l'ordonnance, et redevenus soldats devant un grand chef, d'un « tête à droite » vigoureux, tous saluaient, les yeux brillants, les cœurs donnés. Jusqu'aux dernières files, l'Evêque debout salua ses hommes. Ensemble, ils déjeunèrent dans l'Arsenal. Plusieurs n'en croyaient pas leurs yeux, peu habitués aux présences prélatiques dans les masses. Les masses, quand l'Evêque entra, se dressèrent, comme d'un bond dans une salle immense. Des voix éloquentes s'élevèrent, très applaudies... et ce ne fut rien, trois fois rien, au prix de l'enthousiasme qui emporta tous ces Bretons granitiques, quand leur

(5) M. Jean Jadé avait conquis de haute lutte le siège de député de Pont-Croix (chef-lieu de la région du cap Sizun, célèbre par « l'Enfer de Plogoff » et le « raz de Sein »).

Evêque, debout, les regarda et leur dit ce qu'il fallait et seulement ce qu'il fallait. Pas d'efforts pour éblouir ce peuple si beau par un prestige verbal, pas un atome de vanité oratoire ; un total désintéret des salves banales de mains qui claquent, mais le verbe de l'apôtre et du Père qui porte à l'heureux auditoire le message de Dieu et de la Patrie, message aux traits de feu du vrai Amour. Des reporters de Paris en perdirent la parole un long moment : « Ces hommes de Verdun et de Dixmude, dirent-ils ensuite, nous n'en revenons pas : même sans la capote et le casque, ils étaient grands et nobles. Mais l'ouragan de leur joie avec l'Evêque, cela dépasse tout. Il faut avouer que lui aussi, il dépasse tout. »

Cependant, un triomphe sans éclat a pénétré plus à fond l'âme populaire, un jour de Congrès de la P. A. C. (Prêtres Anciens Combattants). C'était au cours des temps d'émeutes où les Français ne s'aimaient plus. Tout défilé fut interdit. Seulement par la rue montante, autrefois Royale puis Impériale, un cortège de soutanes s'avança, sans files et sans rangs, sans rythme et sans bruit de voix, grave et lent ; des prêtres et des prêtres, avec leurs Croix d'honneur et leurs Médailles militaires, leurs Croix de guerre et leurs Médailles de Verdun, avec leurs décorations étrangères et leurs croix d'aumôniers, tous revenus des batailles où ils laissèrent de leur chair ou de leur sang, — et à leur tête, à côté de l'héroïque et bon géant l'abbé Bergey, l'Evêque paisible et droit, là même où hier les gardes mobiles avaient chargé ! A ce spectacle inattendu, les habitants, massés aux fenêtres et sur les trottoirs, applaudirent et crièrent bravo, longuement. Sans doute, ces minutes-là payèrent de leurs misères les soutanes verdies ! Sans doute, l'Evêque sentit avec bonheur le cœur du « menu peuple » battre à l'unisson du sien, en vénérant alors sans réserve et sans fard ses prêtres qui sont la moitié de son âme...

Faut-il énumérer les oraisons funèbres, du cardinal Charost à Rennes, de NN. SS. Latieule et Gouraud à Vannes, de Mgr Freppel à Angers, le panégyrique de sainte Jeanne d'Arc, vierge, à Orléans, le discours

pour le couronnement de N.-D. du Chêne (diocèse du Mans), la conférence vraiment conférence, superbe et détendue, donnée sur un sujet aimé de l'orateur : « Mgr Freppel, évêque » ? Plus d'un trait parut à la fois de l'Evêque d'Angers et de celui de Quimper ; Angers, Cholet, Saint-Brieuc, Quimper, Brest, Lorient, ont joui tour à tour de cet éloquent morceau historique. Mais on ne peut tout citer. Bornons-nous à rappeler des paroles prononcées le 16 Décembre 1930, dans l'oraison funèbre du cardinal Charost : « On trouvait dans sa parole, avec une doctrine toujours sûre et nourrissante, la rectitude de la pensée, l'exactitude des faits, la plénitude et l'imprévu de l'expression, l'à-propos, la justesse, l'ampleur et la nouveauté des vues, et toujours l'abondance et l'ordonnance magnifique des idées, et l'émotion pieuse. Car toutes ses effusions intellectuelles n'avaient qu'un but : l'apostolat. » Mgr Duparc n'a-t-il pas tracé là toute la splendeur de sa propre éloquence ?

Patriotisme

Qu'il soit permis, en terminant, de dire l'amour du prélat breton pour la Bretagne.

Cœur tout français, Mgr Duparc fut — nous dirions presque : en conséquence — une âme bien bretonne, singulièrement éprise des charmes et des gloires de la Petite Patrie. Il aima passionnément la Bretagne si belle, si noble et si forte, ses saints, Pères de la Patrie, saint Corentin et saint Paul Aurélien, les évêques et les moines qui préparèrent le domaine de sainte Anne et présagèrent les vertus de saint Yves ; — ses comtes, ses rois et ses ducs qui, au long de dix siècles, surent conquérir et maintenir l'indépendance de leur peuple, ses grands hommes : Brizeux, dont il savait tout l'œuvre par cœur (6) ; La Villemarqué, génial collecteur et pour

(6) Aux *Bleun-brug* de 1934, Mgr Duparc avait parlé de Brizeux comme seul il savait dire ; il avait cité de nombreux vers du poète de *Marie et des Bretons*. Et des journalistes lui demandèrent son texte : — « Pardonnez-moi, messieurs ! je n'avais rien préparé ! »

une part auteur de notre merveilleux « Barzaz Breiz » ; J.-P. Calloc'h, le barde douloureux mort à la guerre, « grand Veilleur debout sur la tranchée », hache en mains ; Th. Botrel, talent facile et grand cœur... Il a multiplié démarches et voyages pour obtenir l'avancement des causes de béatification de Michel le Nobletz et du Père Maunoir, missionnaires et thaumaturges du XVII^e siècle ; de Victoire de Saint-Luc, Demoiselle de la Retraite guillotinée en 1794 en haine du Sacré-Cœur ; des prêtres martyrs de Septembre 1792 : quatre de ceux-ci appartenant au diocèse de Quimper sont béatifiés, — de Michel le Nobletz, l'héroïcité des vertus est proclamée ; pour le franciscain Jean Discalcéat « le petit saint noir de Quimper » (XIV^e siècle), canonisé par la ferveur populaire, il a obtenu la reconnaissance du culte ; pour toutes les victimes finistériennes de la Révolution mortes pour la foi, Mgr Duparc a inspiré, soutenu, éclairé des recherches et des études qui porteront leurs fruits au Vatican.

Quel auditeur oubliera jamais ces chants splendides que furent les instructions de l'École diocésaine d'Agriculture sur les « Vieux Saints de Bretagne et la Terre » — sur « les Saints bretons et l'Eucharistie », au Congrès national eucharistique de Rennes, — sur « la Foi bretonne », aux Bretons de Paris assemblés au Sacré-Cœur de Montmartre, — son panégyrique de sainte Anne en 1914 devant la Basilique ; ses évocations du Calvaire de Pontchâteau et des souvenirs de Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer ?

France, d'abord.

Mais dans l'attachement et le culte de la Petite Patrie, Mgr Duparc est attentif à ne tolérer aucune déviation, aucune exagération. Avec la même vigueur qu'il a condamné l'hérésie du modernisme et les autres erreurs du siècle, il signale et blâme les excès de mouvements qui tendent à diminuer l'amour pour la France et à mettre en cause l'unité de la Patrie. Lorsqu'une œuvre catholique, qui a rendu et qui rend

des services dignes d'éloges, se laissa emporter un instant sur une pente dangereuse, il la ramena vigoureusement dans les limites d'une prudente sagesse et lui définit strictement sa mission et son objet : « Garder la foi bretonne, la langue et la littérature bretonnes, l'art et les usages bretons, et développer dans le pays la connaissance de l'histoire de Bretagne ». Par deux fois, en 1932 — quatrième centenaire de l'union de la Bretagne à la France — dans une allocution de nouvel an à Quimper et dans un grand discours à la Cathédrale de Vannes, il a exprimé en termes magnifiques sa pensée et ses sentiments. Dans les écoles, les collèges et les Séminaires, il a ordonné l'étude de la langue, de la littérature, de l'histoire et de la géographie de la Province, et il y a tenu la main, estimant que tout enrichissement de la Bretagne, spirituel ou matériel, est un enrichissement de la France elle-même. Car son amour passionné pour la France, si les témoignages de la gratitude officielle ne suffisaient pas à le prouver, il y a des accents qui ne trompent pas, et les milliers de pèlerins du Folgoët qui entendirent l'Evêque le 8 Septembre 1940 en ont gardé au fond de leurs cœurs revigorés l'impérissable souvenir : avec quelle énergie et quelle noblesse souveraines le Prélat combla leur attente anxieuse lorsque, parmi les larmes de son peuple subjugué par son hymne de tenace et radieuse espérance, ayant redit les plaies de la Patrie en deuil, d'un mouvement jamais égalé il se dressa soudain et, tête haute, face à l'Allemand stupéfait, il jeta du fond de son âme le cri libérateur : « Finie la France ? Finie ? Allons donc ! »

Face à l'occupant.

Il fallut bien, un jour ou l'autre, en venir à quelque relation verbale avec « l'autorité occupante ». Qui donc aurait seulement osé imaginer que le grand Evêque s'abaisserait devant elle ? Comme il refusait une quelconque réquisition, l'on s'oublia jusqu'à lui objecter : « Mais nous sommes les vainqueurs ! »

Alors le prélat, de très haut, laissa tomber ces mots sans faste : « Certes, messieurs, vous êtes les vainqueurs... pour le moment ! »

La « Semaine religieuse » avait dès Juillet 1940, par une « Mise en garde » signée « Adolphe, évêque de Quimper et de Léon », informé le diocèse du danger de certaines menées qui ne tendaient à rien moins qu'à séparer de la France la Bretagne, selon le plan allemand. Aussitôt les Evêques de la province reçurent défense de faire écho au désaveu, des représentations « sévères » furent adressées à Mgr Duparc, la « Semaine » fut interdite pour trois mois (réduits à deux semaines), et la censure s'exerça désormais, plus vigilante.

Elle découvrit que le Cantique de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste il y a vingt siècles, cantique répété chaque jour par l'Eglise catholique en son office des Laudes matinales, lançait des pointes perfides contre la Grande Allemagne, lui contestait la victoire et encourageait la résistance française. Or la « Semaine religieuse », sous un prétexte de liturgie ou d'édification, prétendit publier ce « Benedictus », usité du reste aux enterrements ! Elle promettait ainsi, au nom de Dieu, que nous serions « sauvés de nos ennemis et des mains de tous ceux qui nous haïssent » ! elle affirmait que le Seigneur tiendrait sa promesse (faite à Abraham il y a quatre mille ans) qu'il « se donnerait à nous pour que, sans crainte, délivrés de la main de nos ennemis, nous le servissions dans la sainteté et la justice » ! Elle ne craignait pas de proférer à sa manière un « Debout, les morts ! » particulièrement subversif : Dieu viendrait « éclairer ceux qui sont étendus dans les ténèbres et la nuit de la mort, pour nous diriger vers le chemin de la paix » ! Une protestation fut envoyée à l'Evêché. Aux termes des ordonnances, il aurait fallu ou supprimer tout le cantique ou mettre bout à bout les lambeaux subsistants après les coups de ciseaux. Le périodique épiscopal publia les blancs, et aussi les tronçons misérables épargnés. Tout le monde comprit... sauf peut-être les plus fiers intéressés.

Lorsque le Service du Travail obligatoire des fem-

mes, et la déportation qui s'ensuivait, furent décrétés par l'ennemi, un prêtre quimpérois, déjà dénoncé à la Gestapo comme « un des plus acharnés anti-allemands du clergé », se proposa de répandre à 50.000 exemplaires un tract clandestin contre l'odieux esclavagisme. Le « Courrier du Finistère »



Monseigneur DUPARC

au début de l'occupation

(Photo E. Le Grand, Quimper)

accepta de l'imprimer. Il le composa, l'épreuva, le mit en formes... et ne le tira pas. C'est que l'auteur, ayant informé l'Evêque, avait reçu cette réponse orale : — C'est inutile. J'ai écrit à qui de droit que cette mesure est contraire au Droit naturel et international, — qu'il est indigne de faire passer ce conseil de revision à des jeunes filles hors la présence

de leur mères ou tout au moins d'assistantes sociales françaises, — qu'il est indigne de les expatrier contre leur gré, — que je m'opposerai par tous les moyens en mon pouvoir à cette indignité. D'autres évêques ont écrit, comme moi, aux responsables allemands et français. M. le Préfet vient de m'informer que nos protestations sont écoutées : les femmes volontaires, seules, partiront. Le tract, laissons-le, puisque le but est atteint. Mais je vous félicite de l'avoir préparé.

Un dernier exemple, entre cent. Un Mandement de l'Evêque avait déplu aux surveillants officiels étrangers. Ils réclamèrent des corrections. Mgr Duparc ne s'étendit pas sur les principes... dont ses interlocuteurs n'avaient cure. Il avança l'argument que la scientifique Allemagne ne pouvait ignorer ou combattre : « Dans ma Lettre pastorale, dit-il, tout est conforme aux enseignements de l'Histoire. Je n'y puis rien changer. Ou elle paraîtra telle quelle, ou elle ne paraîtra pas du tout. » Toutes les instances se heurtèrent à la décision très arrêtée. L'occupant dut céder... Il y eut bien, un jour, un officier un peu jeune qui voulut partir en guerre contre le vieillard imposant ; des conseillers sages et prudents le calmèrent : « N'y allez pas : il pourrait vous en cuire. »

Une fois cependant Mgr Duparc se fit solliciteur devant l'ennemi : solliciteur et justicier. Des aviateurs ennemis atterrissant à Plouguerneau avant l'Armistice, avaient été faits prisonniers par des habitants, et même, à les en croire, plus ou moins houspillés. Délivrés par la « victoire », ils crièrent vengeance : « la mort seule pouvait expier ce forfait » ! Mais on ne retrouva point les prétendus insulteurs. Au hasard, on arrêta M. Kérandel, père de huit enfants, sacristain de la paroisse. Il fallait tuer quelqu'un : autant lui qu'un autre ! Il protesta de son innocence. On lui demanda le nom du « coupable ». Il refusa. « Mais vous serez fusillé, si vous ne le dénoncez pas. Et vous abandonneriez vos huit enfants ? » — « Je les confie à Dieu, répondit-il. Il saura les garder. » L'Evêque, informé du crime qui se préparait, intervint au nom de la Justice : l'innocence de M. Kérandel ne faisait

pas doute, et son assassinat ne pourrait qu'exacerber les âmes. Aucun argument ne porta : il fallait un exemple, pour venger l'humiliation germanique ! M. Kérandel fut fusillé. Il mourut dans sa simplicité, en patriote et en saint. Monseigneur Duparc le pleura.

Le repos.

Lorsque la délivrance enfin eut dissipé le cauchemar des cinq années affreuses, l'Evêque était épuisé. L'âge et trop d'épreuves avaient usé ses forces, prodiguées sans compter. Des accidents de santé se produisirent. La vue baissa, au point que la Messe elle-même, devenue pénible, exigea l'aide d'un prêtre assistant. Cependant aux heures d'accalmie, l'héroïque vieillard reprenait le travail interrompu. Dans le Rosaire sans cesse récité, il puisait courage et consolation. Il restait grand. Plus près de Dieu, il attendait dans la paix. Les deux Assemblées catholiques de Landerneau et de Quimper, cent trente mille chrétiens réclamant la liberté des écoles qu'il avait tant aimées, lui donnèrent une dernière joie. Et puis, sans maladie, sans heurt, il s'affaissa. Le 2 Mai 1946, entré depuis trois mois dans sa quatre-vingt-dixième année, il reçut les derniers sacrements en pleine connaissance. Six jours durant, il espéra encore le départ pour la Patrie éternelle. Il lui fut accordé, dans sa maison Saint-Joseph, au soir du mercredi 8 Mai : fête de saint Joseph et de saint Michel, fête de l'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans, et fête anniversaire de la Victoire, enfin, de 45 ! et c'est le 14 Mai, fête de saint Briec l'évêque breton, que dans sa cathédrale Saint-Corentin, auprès du Mémorial de ses prêtres morts pour la France, en présence d'une foule innombrable, émue, reconnaissante, Adolphe-Yves-Marie Duparc, évêque de Quimper et de Léon, comte romain, assistant au trône pontifical, officier de la Légion d'honneur, a reçu les honneurs de la sépulture chrétienne, dans le caveau que dès longtemps il s'était préparé...

Au jour de son sacre, Mgr Duparc avait adressé

au clergé de son nouveau diocèse une promesse généreuse : « Quand un homme donne tout ce qu'il a, tout son cœur, toute son âme, toute sa vie, le bon Dieu lui-même ne pourrait rien demander de plus. Vous aurez tout cela, Messieurs, sans compter. » — « Jamais promesse ne fut mieux tenue », a pu affirmer Mgr Cogneau, évêque auxiliaire de Quimper, au cours des fêtes du double Jubilé sacerdotal et épiscopal qu'en 1933 Mgr Duparc avait dû accepter. « Vous avez tout donné sans compter ; vous vous êtes sacrifié vous-même, et c'est par là que vous avez conquis l'amour et la confiance de votre clergé ; c'est par là que vous avez gagné l'affection et la vénération de tout votre peuple. » Nous ajouterons : « C'est par là, bien plus encore que par les dons de l'éloquence et les qualités extérieures, que l'estime et le respect des adversaires n'ont pas pu être refusés au noble prélat qui, sans faiblir et sans braver, ne combattit jamais que le bon combat de Dieu. »

La Bretagne a reçu bien des Evêques de vrai mérite et de grand renom : en son fils Mgr Duparc, elle a reconnu son âme et son langage, sa vaillance et sa poésie, son lot de souffrir et de s'en cacher, son goût de se donner sans paraître se livrer. Comme elle il a aimé, voulu, répandu la beauté, la grandeur, la splendeur pour le monde trop bas. Il était de la race des Celtes dont Dieu avait fait les Pères de la Patrie. Remueur de foules s'il avait daigné, il a été un prêtre à l'image de l'Homme-Dieu : et le reste n'est rien...

René CARDALIAGUET.



IMPRIMATUR :

Quimper, 15 Mai 1946.

† Aug. COGNEAU,

Ev. tit. de Thabraca,

Vicaire Capitulaire.

